

1972 : Chibougamau

Les mineurs de la Campbell vont encore se faire fourrer, j'te l'dit, moé, c'est tout le temps d'même!

Edgar Fournier avait peut-être formulé un peu trop fortement cette conclusion hâtive à une discussion qui lui semblait s'éterniser; du moins on peut dire qu'elle avait largement dépassé en temps et en intensité ses capacités d'écoute, surtout après une cinquième quille. Il faut dire que le vendredi était pour le garagiste jour de soif, et que la grève n'y changeait strictement rien, même si les clients payants se faisaient rares. Aussi, il s'excusa d'une main et prit sa casquette, déposée sur la table comme à son habitude et maintenant cernée par les grosses bières vides, de l'autre, avec la ferme intention de laisser ses interlocuteurs débattre sans lui.

Edgar, rassis-toé pis ferme-là, deux minutes, pendant qu'a ferme égale! L'interjection qui ne demandait pas de réponse venait de Clément Larouche, mineur de la Campbell qui avait quitté ses bois du Saguenay depuis peu, s'enfonçant dans le ventre de l'Abitibi pour s'y enraciner un temps et qui, dans les circonstances, devait assumer la vice-présidence de la grève et garder ses camarades mineurs dans la *track* syndicale. *Écoute-ben : j't'en paye une dernière, mais t'assis ton cul sur ta crisse de chaise pis tu me laisses parler au lieu de dire tes câlisses de niaiseries.* L'assemblée des buveurs, composée très majoritairement de mineurs qui venaient d'empocher leur secours de grève, vingt *piasses* pour cinq jours de présence sur les lignes de piquetage plus deux *piasses* par enfant mais

qui buvaient tout de même à crédit, se tut, bien consciente que Clément allait prendre le plancher.

Là, j'te parle, Edgar, mais je parle aussi à tout le monde dans la place.

Les chaises grinçaient alors que les buveurs de ce froid vendredi se plaçaient en direction de Clément.

Tout le monde le sait, en '68, la Campbell nous avait cassés. Pis vous vous souvenez toutes de comment y'on fait : y'avait des agitateurs, du monde qu'on connaissait pas, qui disaient aux grévistes que les gars du syndicat se graissaient la patte avec leurs cotisations; y'avait les polices autour des lignes de piquetage qui faisaient peur au monde; y'avait le chialage parce que les gars qui venaient pas piqueter qu'étaient quand même le secours de grève. Y'avait aussi la chambre de commerce qui voulait rien savoir de supporter les grévistes.

Grognements d'approbation en provenance de l'assemblée.

Avec le temps, on s'est mis à penser que ça valait pas la peine, pis on a fini par lâcher. On a accepté des affaires qui avaient pas d'allure pis on est retournés à la mine comme des moutons à l'abattoir.

Aujourd'hui, c'est la même maudite affaire qui recommence, sauf que maintenant, on le sait : on sait qu'y faut piqueter à tous les jours, qu'y neige ou qu'y fasse frette, on sait qu'y faut rien demander à la Chambre de Commerce, qui nous prend pour des sans-génie, pour du pauvre p'tit peuple. On sait que si on lâche, on n'aura rien pis qu'on va continuer à se faire abuser de nous autres, pis que quand qu'y auront pu besoin de nous, y vont nous crisser là comme des chiens.

Moi, en tous cas, je sais maintenant que c'est Toronto qui runne le show. Je sais que les bénéfices de la Campbell ne vont jamais aux mineurs, parce qu'on leur demande rien : y nous siphonnent pis y réinvestissent dans le pétrole ou dans kek'autre affaire ben loin de chez nous. Quand la coppe vaut cher, c'est la compagnie qui empoche tous les profits, mais quand la coppe baisse, c'est toujours les employés qui écopent.

Les buveurs écoutaient en silence, certains la tête baissée, reconnaissant dans l'énoncé de leur camarade la simple vérité de leur exploitation éhontée par un employeur comme tant d'autres, sans cœur et sans âme, qui plongeait ses tentacules chercheuses d'or dans les entrailles d'un pays pour lequel il n'avait aucune affection.

Dans le fond, c'qu'on fait, c'est d'essayer d'aller chercher dans les poches ben pleines des riches de Toronto not' juste part des profits qu'y ont fait su' not' dos. Pis l'aut' affaire qu'on veut, c'est nos conditions de travail, parce qu'eux autres, y s'en sacrent qu'on crève dans leu trous, mais nous autres on veut vivre, chez nous, avec la paye qu'on mérite. On fait ça pour nos enfants, pour nos femmes, pour not' pays..

Clermont Larouche, constatant l'effet de sa harangue sur l'assemblée des buveurs, se dirigea lentement vers la chaise sur laquelle Edgar Fournier avait vissé son postérieur, tel qu'intimé plus tôt. Il devait conclure :

Maintenant, faut que tu comprennes que d'un bord, y'a les grévistes pis ceux qui les soutiennent. Pis de l'aut' bord, y'a le monde qui s'en câlisse; y'a aussi ceux qui pensent que des mineurs, c'est juste bon pour crever à l'ouvrage pis qui croient pas au combat des ouvriers, icitte pis partout dans l'monde. Ah oui, j'oubliais que l'aut' bord, y'avait aussi ceux qui profitent de la grève pour se faire une piasse su'l'dos des travailleurs, tsé le genre

qui fait crédit mais qui se reprend en doublant ses prix, tu comprends ça mon Edgar, y'a du monde de même...

Fait que c'est ça : on n'est pas des caves, on va s'en souvenir. Pense à ça mon Edgar. En attendant, on va boire, toi pis moi, à la victoire des ouvriers grévistes sur la Campbell pis sur les juifs de Toronto qui nous exploitent. C'est ma tournée!

Le tumulte des rires et des applaudissements s'allia aux tintements des bouteilles et des verres remplis aux frais du syndicat, coupant court à toute possibilité de réplique pour le pauvre garagiste, qui n'eut d'autre choix que de trinquer avec son interlocuteur et de planter fermement son nez dans cette ultime bière, offerte à sa santé.



Gaston Bouchet s'était installé à l'écart des buveurs, cherchant à travers les échanges des points de réflexion qui lui permettraient peut-être de mieux guider l'exécutif du syndicat de la Campbell à travers le champ de mines qu'il devait traverser. Du moins, c'est ce que son patron de la FTQ¹ lui avait demandé de faire, pour éviter que le syndicat local ne perde pied comme il l'avait fait quelques années plus tôt, croulant sous les menaces et les manigances de la partie patronale, impuissant devant la grogne de la société civile qui pâtissait de la grève et incapable d'endiguer les pressions exercées par ses propres membres, pour la plupart des pauvres diables qui n'y connaissaient pas grand-chose à la *game* des relations de travail et qui souhaitaient simplement faire vivre leurs familles, habitués qu'ils étaient de plier l'échine devant une autorité plus grande qu'eux.

¹ Fédération des travailleurs et des travailleuses du Québec, une des centrales syndicales nationales auxquelles les syndicats locaux, comme celui des mineurs de la Campbell, pouvaient se rattacher.

Même s'il occupait un rôle de cadre, au sens trotskiste du terme, dans les rangs de la FTQ, il connaissait bien les mines. Il avait vu son père et tant d'autres personnages de son enfance perdre leur santé dans les entrailles dorées de la Montagne noire, dans son Aude natale. Lui-même s'était engagé, contre l'avis de sa mère, à la mine d'or de Salsigne, quelques durs mois au cours desquels il avait appris que la roche valait bien davantage que la vie des travailleurs qui la cassait, la plupart fils de mineurs, sous-éduqués ou simplement brutes sans cervelle mais utiles à ceux qu'on ne voit jamais et qui exploitent la bête humaine à leur profit.

Alors que l'Europe avait vu éclore le régime nazi dans toute sa terrifiante splendeur et que, déjà, le nuage noir de la guerre se formait au-dessus de la Pologne, Gaston, tout jeune enfant qu'il était, savait déjà qu'un jour, il quitterait le vieux monde pour un autre. Aussi, ses années d'après-guerre et d'adolescence s'étaient nourries du folklore américain qui percolait des westerns et des comédies musicales qu'il pouvait voir au ciné, de même qu'il se scotchait les oreilles à la radio familiale dès que Sim Copans prenait l'antenne sur la Voix de l'Amérique. À cette époque, il imaginait les États-Unis comme une terre de liberté absolue, où le bonheur se cueille sans effort tant les richesses abondent. Il apprendra plus tard, par ses contacts au Syndicat des travailleurs de la mine de Salsigne, les choses que l'iconographie américaine taisait : l'individualisme sauvage, le racisme, le capitalisme débridé et ses conséquences désastreuses sur les rapports humains dans la société étatsunienne.

Tout de même, Gaston avait choisi de migrer, cédant aux arguments qu'il s'était soumis : d'abord, il était sans épouse; de toute façon, il ignorait le désir des femmes et celles-ci le lui rendaient bien. Ensuite, il était sans famille, sa mère ayant choisi de mourir

avant que la folie qu'elle avait su contenir alors qu'il était enfant n'explose tout à fait, tandis que son père avait fini par crever, il y a longtemps déjà, de l'arsenic qu'il ingérait sans qu'on s'en émeuve, jour après jour, dans le trou maudit de sa chère mine. Par ailleurs, il était sans ami véritable, tous ses potes de la petite école œuvrant maintenant sous terre pour nourrir leur famille, leur soif ou leur bite, selon l'impulsion du moment, et personne n'avait envie de discuter avec lui des choses qui lui importaient vraiment : la lutte des classes, nécessaire; la répartition des richesses, scandaleuse; l'ordre mondial, compromis; le Kapital, maudit et la guerre, toujours là, toujours meurtrière, malgré la paix factice de '45.

Il avait fini par choisir le Canada un peu par hasard : il y avait bien les grands espaces, les originaux, les Indiens et tout ce folklore, mais aussi il y avait cet espoir qu'il pourrait s'installer dans une Nouvelle-France, mythique contrée dont il ignorait tout, sinon les quelques mots qu'on en avait dit à l'école : la Guerre de Sept Ans, le Traité de Paris et tout le tralala. Tout de même, l'expression faisait rêver : créer ailleurs une France Nouvelle, une France moderne, égalitaire, un pays de paix. Pour s'y rendre, il s'était dit que l'avion s'imposait comme seul moyen un tant soit peu démocratique : les paquebots transatlantiques qui œuvraient encore à lier l'Europe à l'Amérique cristallisaient le rapport entre les classes alors que dans l'avion, tous volent et peuvent espérer, du moins le croyait-il, un traitement décent : il n'y avait pas de passagers dans les cales et tous respiraient le même air dans le même espace, éclairés par le même soleil au-dessus des mêmes nuages.

Avait-il déchanté, depuis qu'il avait mis le pied sur le tarmac surgelé de l'aéroport Dorval, un soir de février 1956? Un peu, tout de même. Ce qu'il avait appris jusqu'à maintenant de cette Nouvelle-France dont il avait tant rêvé, c'est qu'elle s'était bel et bien

soumise aux vainqueurs de la Guerre de Sept Ans, du moins politiquement et économiquement, en large partie grâce au joug d'une église omniprésente et omnipotente, qui tenait le peuple canadien français par les couilles, littéralement comme figurativement. Les ouvriers, pour la plupart transfuges d'agriculteurs ou pauvres diables de père en fils, n'avaient d'éducation que pour leur apprendre à craindre l'enfer, qu'ils côtoyaient pourtant quotidiennement dans leurs logements surpeuplés ou dans les usines où ils s'éreintaient pour des salaires faméliques, au profit des grandes familles anglophones qui les toisaient, du haut de leur *Golden Square Mile*. Néanmoins, il avait appris à aimer ce peuple soumis, mais plein d'un caractère qui permettait d'espérer qu'un jour, il y aurait révolte, peut-être même révolution.

Les quinze dernières années vécues à Montréal et un peu partout au Québec, là où ses mandats le conduisaient, lui avaient donné raison, du moins souhaitait-il le croire. L'église avait depuis peu été dépouillée de son emprise sur l'éducation et sur les soins à la population; le mouvement ouvrier prenait du galon; des élites politiques et syndicales canadiennes françaises aspiraient le peuple vers le haut; il y avait même, grâce à Bourgault, grâce à Lévesque, l'espoir naissant d'un pays à soi. Les Canadiens Français devenaient Québécois, et rien ne semblait pouvoir les arrêter, sauf peut-être leurs vieux réflexes de *nés pour un p'tit pain* et les conséquences de leur ignorance passée : la peur de l'étranger, la haine des juifs, des *blokes*, des *wops* et leur aliénation devant les rouages du pouvoir. Montréal, berceau de cette révolution qu'on disait à tort tranquille, on devait d'ailleurs cette expression fallacieuse aux anglais qui souhaitaient ne pas se souvenir du samedi de la matraque, du FLQ ou du Mouvement de Libération du Taxi, ces anglais qui croyaient encore que Maurice Richard n'était qu'un autre joueur de hockey, talentueux certes, mais

only a frenchie qu'on pouvait sous-payer pour aller se faire tuer par les *goons* de Toronto; bref, Montréal s'en tirait assez bien, lui paraissait-il, mais c'était dans les régions, sur les fermes, dans le bois et dans les mines que la lutte pour l'émancipation du peuple québécois devait davantage être soutenue car loin des grands centres, la noirceur persistait, lourde, collante, étouffante.

Et voilà, comme preuve du travail encore à faire, qu'un membre de l'exécutif syndical, concluant un discours par ailleurs franchement réussi, avait évoqué cette vieille haine envers le Juif, devoir du bon peuple catholique, pour justifier davantage une lutte qui ne devait être qu'ouvrière. Pourtant, ils en avaient parlé en exécutif après leur assemblée filmée pour la télé du coin, lors de laquelle des commentaires racistes avaient été formulés contre les patrons juifs et contre un des chefs géologues, un jeune Allemand fraîchement débarqué à Chibougamau. Les juifs, les boches, deux des mamelles du Mal selon la propagande catho canadienne française, les uns ayant tué le Christ, les autres ayant violé la mère France et forcé une conscription, transformant frères et pères du bon peuple en chair à canon plutôt qu'en serviles payeurs de dîme, tel qu'il leur fallait pour le salut de leur âme.

Il faudra un jour, et ce sera sûrement difficile, que le peuple québécois comprenne que l'étranger n'est pas l'ennemi. L'ennemi, c'est d'abord leur propre église, qui a permis par ses positions ridicules et rétrogrades que le Kapital s'accumule dans les mains des non chrétiens, qui a semé l'ignorance et la servilité à travers le Monde et qui est, comme toutes les religions occidentales d'ailleurs, à la source de toutes les grandes guerres.

Gaston Bouchet nota dans son calepin : *parler à Clermont sur les juifs et les allemands*. Il remit ensuite stylo et calepin dans la poche intérieure de son manteau, vida son verre de bière d'un trait sec et s'en fut.



Jules Cimon posait ses affaires sur la petite table adjacente au lit, trop mou, qui trônait au centre de la pièce drabe qui lui servait de quartier général pour les quelques jours qu'il devait passer à Chibougamau dans le cadre de sa mission pour le compte du ministère de l'Énergie et des Ressources. L'analyste était un peu étourdi par les trois bières qu'il avait dû se farcir pour fondre dans la masse des grévistes dans cette taverne trop loin de chez lui. Aussi, il se laissa bientôt choir dans sa couche et s'endormit, d'un sommeil pesant, pour les quelques heures précédant une nuit qu'il passerait à écrire ses idées concernant l'impact de la grève sur les objectifs du gouvernement quant à l'activité minière dans cette région stratégique pour ses patrons à la Direction générale de l'exploitation géologique et minérale du Ministère.

Plus tôt dans la journée, il avait rencontré un groupe de géologues pour discuter des enjeux quant à l'exploitation de la mine, lorsque la grève serait terminée. Essentiellement, il n'avait rien appris : avec un cours du cuivre à son plus bas, ce n'est que la valeur de l'or qu'on en tirait qui pouvait justifier la poursuite des opérations. Et de l'or, il y en avait, toujours selon les géologues de la Campbell, particulièrement dans les gisements de la région de Cedar Bay, là où la reprise du forage dans les anciennes galeries creusées par Québec Chibougamau et par Patino, à partir des recommandations d'un certain Kloeren, un allemand fraîchement débarqué dans la région, un type dur à saisir : pas très rieur, se débattant avec un français approximatif qui perdait peu à peu son vernis européen au profit

du rude parler québécois, presque un pastiche de comment on pourrait imaginer un scientifique perdu sur le terrain : des explications trop longues, des termes trop justes, une difficulté évidente à participer à des échanges trop rapides, mais quelques interventions d'autorité qui semblaient rallier ses collègues quant au contenu. Un drôle de bonhomme parmi le lot des hommes de bois qui interrogeaient le sol pour la Campbell.

Tout cela n'avait aucune importance, se disait Cimon alors qu'il relisait ses notes en attendant que la bouilloire qu'il venait de brancher lui fournisse l'eau chaude pour son thé de nuit. Le fonctionnaire avait cette habitude de l'écriture nocturne, un peu par défaut, puisqu'il dormait mieux le jour, mais aussi pour l'observation de ses amis papillons, qui venaient naturellement à lui alors qu'il produisait ses rapports ou ses analyses, grouillant autour de sa lampe de bureau, l'invitant à diverger. Lorsqu'il croyait détecter un ami qu'il n'avait jamais vu, le géologue approchait doucement sa cloche de verre, toujours près de ses cahiers, avec l'espoir que l'insecte se laisserait capturer. Le cas échéant, l'homme délaissait ses œuvres nocturnes au profit du petit cahier noir qui ne le quittait jamais, élimé malgré l'étui de cuir brut déniché chez un marchand de cossins pour touristes du Vieux Québec, un type qui sentait fort le patchouli ou le *pot*, difficile à dire, et qui protégeait le cahier des tribulations de son propriétaire. Dans ce cahier, Cimon décrivait sa prise selon une méthodologie somme toute assez simple, qu'il avait adoptée comme balise pour ses observations : Date, heure, puis les éléments morphologiques : taille et typologie des antennes et de la trompe, envergure et éléments distinctifs des ailes antérieures et postérieures ou encore de la tête, du thorax et de l'abdomen, avec une section intitulée *autre*, pour éviter les oublis. Peu de mots. Ensuite un dessin, toujours approximatif, puis

une hypothèse d'identification : Croissant nordique, perlé ou fauve, ou encore Cuivré de la potentille, il y en avait tant.

Après ce travail tout aussi inutile qu'essentiel, le papillon était toujours relâché. À quoi bon, comme tant d'entomologistes le faisaient, se badrer de cadavres qu'il fallait préparer, épingle, encadrer, empiler jusqu'à ne plus savoir où les mettre? L'essentiel était la rencontre, moment d'intimité entre deux êtres, l'un fasciné par la beauté des choses, l'autre indifférent à tout, sauf peut-être à cette lumière incongrue dans une nuit qui aurait pourtant dû être noire.



France regardait par la fenêtre.

Au travers du givre, il y avait cette rue, blanchie par la bordée de la veille, et ces autres maisons perdues au travers des bancs de neige dans lesquelles d'autres femmes attendaient d'autres hommes comme le sien, des hommes partis sonder la terre, noircir du papier ou tenter d'être utiles, autrement, pour que la vie soit possible dans ce rude coin de pays. Aujourd'hui, c'est un froid sec qui enveloppait Chibougamau, un froid sans vent qui ferait bientôt briller la neige au soleil du midi. Même si elle en avait plus ou moins envie, elle ira alors trimballer le long de la rue Campbell sa bedaine et le bébé qui y séjournait pour quelques semaines encore. *Es ist gut für das Kind*, entendait-elle dire son beau mari. Aussi, le soleil haut perché rendra le froid moins mordant. De toute façon, il n'y avait plus de poudre à pâte et, sans poudre à pâte, pas de *Kuchen* pour Christoph.

Pour le moment, toutefois, il n'y avait rien d'autre à faire que de penser à cette bulle dans laquelle elle vivait et qui ne contenait, du moins c'est ce qu'elle ressentait à ce moment

précis de son existence, que du bon : il y avait d'abord cet homme qui l'avait charmée dès ses premiers mots maladroits, dans un français qui requérait une patience bienveillante pour être un tant soit peu compris. À Chutes-aux-Outardes, elle avait pourtant entendu de lui de bien mauvaises choses; après tout, c'était un *boche*, qu'est-ce qu'il venait faire ici, sinon fuir un passé qui cachait sûrement quelque chose de mal. En plus, il était déjà trop vieux pour fréquenter les jeunes filles : les honnêtes hommes de cet âge sont déjà casés. Le pire du pire, disait-on, c'est qu'on ne le voyait jamais à l'église : par conséquent, l'étranger ne pouvait être qu'une âme perdue, un être de vice comme il y en a tant dans les vieux pays. En outre, sa mère lui avait dit tout ça, et bien pire, après qu'il eut été présenté à la famille au terme d'un premier rendez-vous presque galant au terme duquel Christoph, bon garçon, avait insisté pour aller saluer ses parents. Toutes ces viles paroles ne faisaient qu'attiser le feu qui brûlait déjà en elle pour ce beau monsieur qui venait de loin.

France se souvenait, avec nostalgie déjà, des premiers temps de ses amours, lors du premier séjour de Christoph au Québec. Elle se rappelait ces étreintes de moins en moins timides, échangées sur la plage du vieux quai, et toutes ces promesses qu'il lui avait faites : bientôt, il quitterait pour l'Allemagne, qu'il avait dit. Il reviendrait l'an prochain, pour de bon, qu'il avait ajouté, il trouverait le moyen. Pour elle. À son retour, il la marierait, il fonderait avec elle une famille et il ne la quitterait jamais. Avec elle, ils voyageraient de par le vaste monde, ils verraient Paris, ils verraient Rome, ils verraient Munich, et toutes ces choses qu'on ne voit ici que dans les livres. Elle serait sa princesse, sa muse, le centre de sa vie. Surtout, elle n'aurait plus rien à craindre.

Avec Christoph, tout était clair.

Il y avait aussi le bébé dans son ventre. Elle savait déjà que ce serait une fille mais, qui sait, tout le monde peut se tromper. De toute manière, ce détail anatomique de la personne en devenir qui séjournait en elle ne lui importait qu'à la marge. C'était la plénitude qui lui importait, le sentiment à la fois de dualité et d'unicité qui vient avec sa bedaine de plus en plus imposante. Bien sur il y avait le nid à organiser, tous ces détails impossibles à prévoir tout à fait qui transformeront une maison sans vie prêtée par une compagnie à un géologue et sa jeune épouse en un foyer pour une nouvelle famille. Il y avait aussi toutes ces appréhensions sur les gestes qui devront être posés au fil des ans et qui formeront un parcours de vie, et qui se résume en deux toutes petites phrases : feront-ils de bons parents? Auront-ils un bon enfant?



16h. Trente minutes exactement avant le repas du soir : du poulet rôti, des petits pois et des patates pilées avec de la sauce St-Hubert, du goûteux salé pour faire passer l'obligatoire protéine animale. Peut-être aussi de la salade de chou, pâle ersatz de *sauerkraut*, mais un ajout tout de même bienvenu à l'ensemble. Pour dessert, un pouding chômeur, bien entendu en version travailleur, arrosé de crème 35%. France cuisinait bien les choses de son pays.

Drôle de pays, par ailleurs, où l'abondance côtoyait l'essentiel, où les grands espaces accueillait l'ignorance et où la fierté était bridée par une étonnante étroitesse d'esprit, particulièrement chez les quelques francophones qu'il côtoyait à la mine. On ne parlait ici que de hockey : on pérorait sur les chances, assurément excellentes, que les Canadiens de Montréal puissent participer aux Séries; on discutait ferme des qualités défensives des frères Mahovlich; on analysait les causes de la pourtant inexplicable panne

sèche de Cournoyer. Bref, il n'y en avait que pour ce sport trop rapide et trop violent dont Christoph ne comprenait que la finalité : *scorer*. France écoutait parfois la *Soirée du Hockey*; aussi il avait été exposé aux messes basses des *Glorieux*. Toutefois, malgré le français (pour une fois) impeccable de René Lecavalier et les quelques explications de sa douce, le déroulement de la chose demeurait opaque et, bientôt, son attention revenait au livre qu'il avait commencé la veille ou aux bouts de *La Presse* qu'il n'avait pas encore pu lire.

Au bureau, il avait bien essayé d'amorcer une discussion sur les jeux de Sapporo, qu'il tenterait de suivre sur la CBC malgré le décalage horaire, mais son enthousiasme face à cette célébration de l'esprit sportif avait frappé un mur d'indifférence et d'ignorance crasse : *moé, tsé, chose, quand c'est pas les Canadiens ou les Expos, j'm'en câlisse un peu, de ces affaires-là. Ja, ja*, avait répondu Christoph en serrant les dents, mais pas assez pour retenir *du Idiot*, terme qui, malgré la ressemblance à son équivalent français, n'avait pas provoqué la réaction attendue, ce qui confirmait assurément la véracité de l'injonction.

16h02. Christoph quitte les bureaux de la Campbell et consulte le thermomètre Molson vissé au cadre de la porte. Il fait -2° Fahrenheit... $-32 \times 5/9$, donc presque -20° Celsius. *Frette en crisse*, se dit-il en souriant. Bizarre de coïncidence, tout de même que ce système archaïque allemand soit encore utilisé ici alors que l'Allemagne, comme le reste du monde moderne par ailleurs, avait adopté le système métrique depuis le XIX^{ème} siècle. Nouveau Monde, vieux système... Le kilomètre ($\times 5/8$, soit 0,625 mille) qui le séparait de sa maison sera par ailleurs parcouru d'un bon pas. Son père aurait aimé ce climat rigoureux, lui qui se plaisait à patauger pieds nus le long de la Nahe en plein hiver. Peut-être que ses parents pourraient les visiter, un jour, sait-on jamais.

Voilà maintenant qu'il sera bientôt père lui-même. L'avenir s'ajoutait ainsi au présent pour gommer le passé. Il se sentait bien. C'était amplement suffisant pour une vie.